

« On invisibilise le rôle de la pollution dans la santé humaine »

Face aux pesticides, aux Pfas et à l'explosion des substances chimiques, la toxicologue Laurence Huc dénonce les stratégies d'invisibilisation et appelle à repenser nos modèles agricoles et industriels.

ENTRETIEN

ANNE-SOPHIE LEURQUIN
JEAN-FRANÇOIS MUNSTER

Cancers plus précoces, maladies chroniques, déclin de la fertilité, foyers épidémiologiques de cancers liés à des expositions multiples : les preuves du lien entre pollution chimique et santé humaine s'accumulent depuis des décennies. Pourtant, les industriels entretiennent le doute; les agences et les politiques temporisent. La toxicologue française Laurence Huc alerte et appelle à une transformation profonde de nos modes de production et de consommation.

Le lien entre l'augmentation de l'incidence des cancers, des maladies chroniques, des problèmes de fertilité... et la présence de plus en plus répandue de produits chimiques dans notre environnement est-il avéré ?

Il est surprenant qu'on pose encore la question en 2025, alors que ces liens ont été établis dès les années 1960 ! Depuis, les preuves se sont accumulées, mais elles ont souvent été invisibilisées par des stratégies des industriels visant à semer le doute et à occulter les causes environnementales liées à notre mode de vie. Dès lors que l'on observe des signaux épidémiologiques, c'est que le problème est massif.

Il ne faut pas forcément une exposition prolongée pour tomber malade. Une petite dose à un mauvais moment peut avoir de graves conséquences...

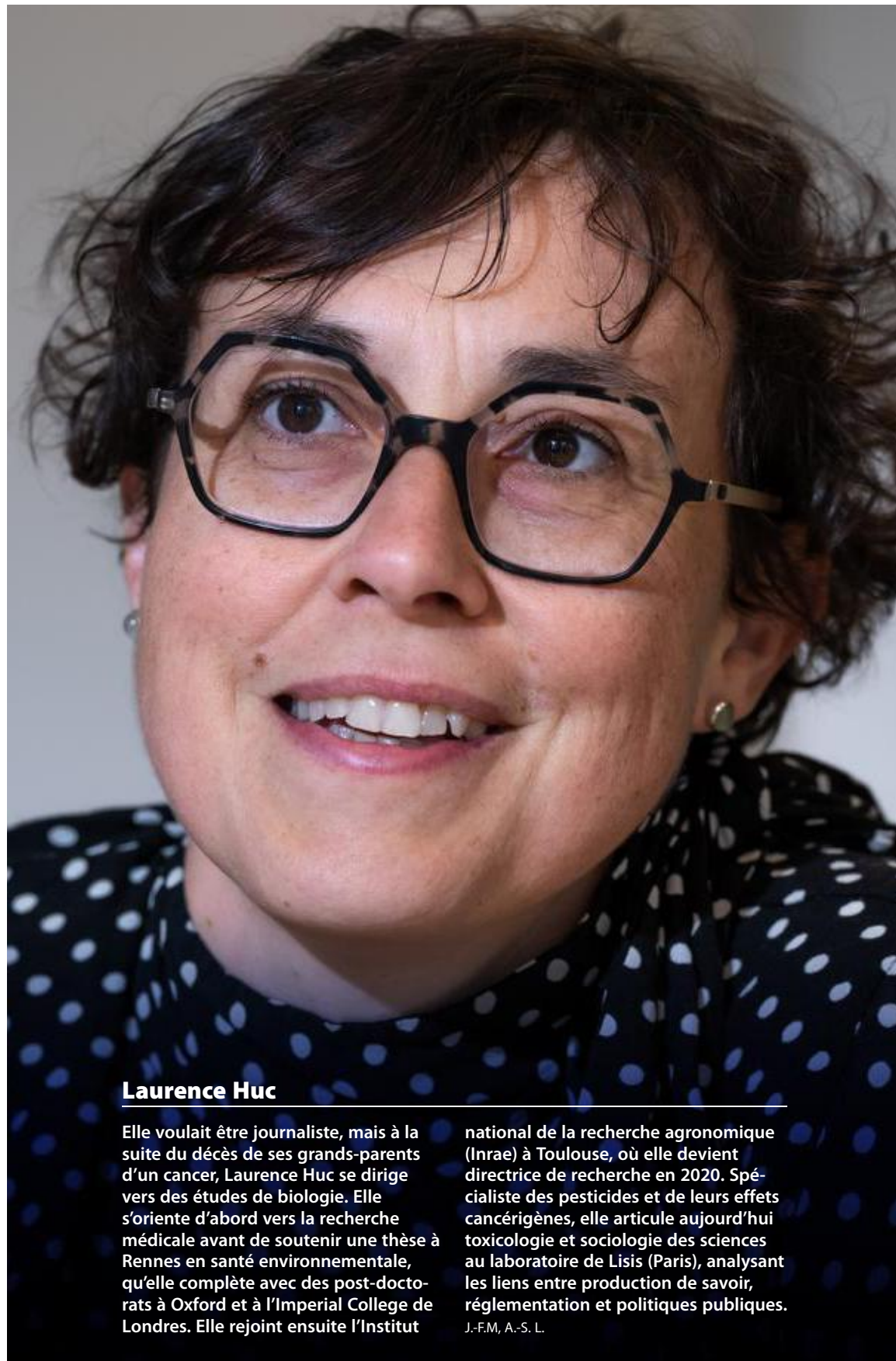
Exactement. Lorsqu'il y a une exposition à des substances cancérigènes ou à des perturbateurs endocriniens lors d'une fenêtre de vulnérabilité - la puberté, le développement intra-utérin -, une faible dose peut provoquer un cancer à l'âge adulte. La phase de vulnérabilité peut même être identifiée avant la conception : l'exposition du père à des pesticides trois mois avant la conception prédispose déjà l'enfant à certains cancers.

Comment se fait-il que ces substances cancérigènes se retrouvent sur le marché ?

Lorsque j'ai commencé à travailler sur les pesticides, je pensais naïvement que leurs dossiers réglementaires étaient fiables puisqu'ils avaient été homologués. Or, sur quinze fongicides de la famille des SDHI, quatorze induisaient des tumeurs chez les rongeurs selon les données fournies par les industriels eux-mêmes ! Je me suis rendu compte qu'il y a une interprétation très floue des preuves de cancérogénicité : des tumeurs du foie peuvent ainsi être présentées comme de simples adaptations spécifiques aux rongeurs. Grâce à des arguments de ce type, ces produits obtiennent l'homologation. Les publications scientifiques qui les soutiennent émanent souvent de lobbies dans lesquels académiques et industriels collaborent pour redéfinir ce qu'est un cancer. Mon travail consiste à

Je suis contre le cancer, est-ce ça être militante ?

”



Laurence Huc

Elle voulait être journaliste, mais à la suite du décès de ses grands-parents d'un cancer, Laurence Huc se dirige vers des études de biologie. Elle s'oriente d'abord vers la recherche médicale avant de soutenir une thèse à Rennes en santé environnementale, qu'elle complète avec des post-doctorats à Oxford et à l'Imperial College de Londres. Elle rejoint ensuite l'Institut

national de la recherche agronomique (Inrae) à Toulouse, où elle devient directrice de recherche en 2020. Spécialiste des pesticides et de leurs effets cancérigènes, elle articule aujourd'hui toxicologie et sociologie des sciences au laboratoire de Lisis (Paris), analysant les liens entre production de savoir, réglementation et politiques publiques. J.-F.M., A.-S. L.

comprendre comment ils truandent la science pour pouvoir affirmer que le cancer observé chez une souris n'est pas vraiment un cancer et ne présente pas de risque pour l'homme.

C'est ce qui s'est passé, selon vous, en 2023, lorsque la Commission européenne a prolongé de dix années supplémentaires l'autorisation du glyphosate, sur base d'un avis de l'Autorité européenne de sécurité des aliments (Efsa) ?

Le glyphosate, c'est le pesticide dont on connaît le mieux les mécanismes de cancérogénicité. Toutes les études indépendantes convergent mais lors de l'évaluation de l'Efsa, les trois quarts ont été écartés pour des raisons contestables... Même des études fournies par les industriels concluaient à un effet cancérigène de la substance. En analysant les dossiers, le toxicologue Christophe Portier a

constaté que treize études *in vivo* sur des rongeurs l'attestaient, sans comprendre comment l'Efsa a pu conclure à l'absence de risque. Le Centre international de recherche sur le cancer (Circ) a classé le glyphosate comme cancérigène et des analyses épidémiologiques établissent un lien avec le lymphome non hodgkinien (du système lymphatique). Ce lien est reconnu par la justice américaine (NDLR : plusieurs condamna-

tions ont eu lieu) mais ignoré par les agences sanitaires. Cette contradiction laisse les scientifiques démunis.

Lors des débats sur le glyphosate ou sur loi française Duplomb (qui réautoriserait l'usage d'un insecticide néonicotinoïde), la parole des scientifiques a souvent été discréditée. On vous a accusée d'être une militante au service de la décroissance. Comment le vivez-vous ?

C'est effrayant de voir ce discrédit de la science quand on en arrive à un tel niveau de preuve. Lors d'une audition en commission d'enquête parlementaire, j'ai vu comment la science pouvait être parfois méprisée. « Ce que vous nous dites, c'est une opinion », ai-je pu entendre. C'est glaçant. Je vois dans cette attitude une droitisation des personnes et de la société en général. Moi, je suis contre le cancer. C'est ça, être militante ?

Face à cette situation, que faites-vous ?

Je suis dans l'action et le plaidoyer. Je fais de la recherche. J'agis aussi sur le terrain, en essayant de transmettre mes connaissances et de mettre les gens en mouvement. Si les connaissances ne font pas bouger les pouvoirs publics, ne pourrait-on pas y arriver en passant par en dessous ? Les citoyens sont quand même très préoccupés.

On l'a vu avec la pétition contre la loi Duplomb qui a recueilli plus de 2 millions de signatures. Vous avez été étonnée par ce succès ?

Oui, vraiment. Je travaille sur deux clusters de cancers pédiatriques (endroits où il y a une épidémie de cancers chez les enfants, NDLR), en Charente-Maritime et en Loire-Atlantique. Dans ces municipalités, les gens se politisent. Ils sont issus de milieux très différents et se sont connus dans les salles d'attente des hôpitaux. Ils se sont documentés et maintenant, ils montent des listes pour les prochaines élections municipales. Cette diversité citoyenne sera peut-être plus constructive que des clans qui s'affrontent.

Vous êtes une scientifique engagée. Vous prenez beaucoup la parole dans les médias. Les scientifiques devraient-ils sortir davantage de leur laboratoire pour expliquer et faire contrepoids aux lobbies ?

Oui, il faut qu'on y aille, comme l'ont fait les climatologues.

Vos collègues sont trop discrets ?

Oui, mais honnêtement, avec tout ce qu'on se prend dans la figure, on peut les comprendre... Il y a des scientifiques qui aimeraient prendre la parole, mais qui ont peur. Durant la polémique sur le renouvellement du glyphosate, je n'ai pas bien travaillé pendant deux mois parce que j'étais ultra-sollicitée, attaquée. J'avais des insomnies...

Régulièrement, on découvre de nouveaux polluants. Qu'est-ce qu'on connaît de la toxicité des substances qui sont mises sur le marché maintenant ?

L'Agence européenne de l'environnement recense 100.000 molécules chimiques, mais seules 180 disposent d'études toxicologiques fiables. Le risque ne concerne donc pas quelques substances, mais des milliers. La pollution chimique constitue une véritable limite planétaire : elle s'accumule depuis un siècle et demi et ne disparaît pas. Ce qui inquiète le plus, c'est l'effet cocktail entre ces substances et le fait que, malgré les alertes scientifiques, on ne ferme toujours pas le robinet.

Le principe de précaution ne s'applique-t-il pas assez ?

Il est bien sûr nécessaire, mais il faut surtout repenser nos modes de production et de consommation. Interdire les Pfas ne suffit pas : il faut les remplacer par des alternatives sûres. C'est un véritable projet de société. Concernant l'agriculture, il faut la transformer et décider ce qu'on veut produire. Autour des clusters de cancer de La Rochelle, 80 % de la production agricole est destinée à l'export et à la production de biocarburants. On empoisonne localement pour alimenter cette mondialisation. Est-ce cela que l'on veut ?

En quoi la crise des Pfas est-elle particulière ?

C'est un problème qui se surajoute aux autres et qui est plus complexe car leurs usages sont très variés. On ne parle pas juste d'agriculture mais de consommation au sens large. Cela dit, le principal risque concerne surtout les riverains et les travailleurs des sites contaminés, bien plus que l'exposition domestique.

Pour aller plus loin

Printemps silencieux

Rachel Carson, Wildproject, 288 p., 20 euros
Publié en 1962, ce livre, à la fois scientifique et littéraire, est le premier à établir clairement les liens entre santé et environnement. Rachel Carson y décrit les effets néfastes des pesticides, en particulier du DDT, sur les rivières, la faune aquatique, les abeilles, la faune sauvage et les humains. Elle propose une vision intégrée de

l'écosystème, où

l'homme fait partie du vivant, et plaide pour une réglementation afin de protéger la santé et le bien-être. Cet essai aura un grand retentissement à sa parution et va faire découvrir à l'Amérique le péril invisible des insecticides. Il contribuera à l'interdiction du DDT aux Etats-Unis en 1972. Il est aujourd'hui considéré comme un classique de la littérature écologiste.

J.-F.M.